

LES ORIGINES ALLEMANDES DE LA PRESSE

Dans son développement, la presse a bénéficié tout à la fois de l'accroissement des curiosités et des connaissances d'un public de plus en plus nombreux, de l'évolution brutale ou progressive des systèmes politiques vers la démocratie, enfin du progrès technologique dans la collecte des nouvelles, la fabrication du journal, sa diffusion. Rôle social de la presse, statut politique, technologie sont si interdépendants qu'il serait téméraire de décider quel fut le plus déterminant. Rien n'aurait pu exister à l'origine sans les deux grandes innovations du XV^e siècle : la poste, pour l'obtention des nouvelles et leur diffusion ; l'imprimerie pour leur duplication. Les premières feuilles périodiques d'information n'ont cependant vu le jour que beaucoup plus tard, au début du XVII^e siècle, bonne preuve que le progrès technologique ne suffit pas à expliquer l'expansion de la presse. Il faut qu'il existe une demande sociale.

I – L'imprimerie : sa découverte, son expansion

L'imprimerie, la poste, puis les gazettes imprimées sont nées en pays germanique. Au XV^e siècle, les villes allemandes bénéficièrent d'un extraordinaire essor fondé sur l'activité minière, la métallurgie et le grand commerce. Les nouvelles universités, les grandes abbayes, la bourgeoisie des villes développèrent un intense mouvement intellectuel qui demanda la multiplication des livres. Jusque-là manuscrits sur parchemin ou papier, ces derniers étaient encore rares et chers.

A – Un support commode : le papier

Inventé, selon la tradition, en 105 après J.-C. par le Chinois Cai Lun, mais utilisé en Chine dès le I^{er} siècle avant J.-C., le papier est fabriqué en Europe dès le XII^e siècle. Au XIV^e siècle, il est produit partout, notamment en France, qui fut, grâce à ses nombreuses rivières et jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le premier exportateur européen de papier. L'eau était très nécessaire pour faire marcher les moulins à papier et alimenter les cuves où les chiffes ou chiffons étaient déchiquetés en menus morceaux, soumis à macération,

réduits en bouillie. Lessivée et diluée, cette pâte à papier était ensuite étalée sur des tamis rectangulaires où elle s'égouttait, puis séchait pour devenir feuille de papier. Ce système de production, quasi manuel, permettait de fabriquer 2 000 à 3 000 feuilles par jour et par équipe d'ouvriers. Des feuilles de format réduit : les plus grandes ne dépassaient pas 670 x 970 mm.

Très vite, le papier remplaça le parchemin utilisé jusque-là. Peau de mouton, de veau ou de chèvre spécialement traitée, le parchemin était relativement rare. Pour composer un livre de 150 feuillets et de petit format (160 x 240 mm), il fallait les peaux de 12 moutons ! Bien plus répandu, le papier va permettre un développement plus facile de l'imprimerie.

B – La xylographie ou gravure sur bois de fil

Dès le XIII^e siècle, puis surtout au XIV^e siècle, on avait multiplié les livres manuscrits sur papier, parce que les princes et la bourgeoisie demandaient des ouvrages religieux ou juridiques, des romans, des chroniques ; parce que les universités en étaient, elles aussi, fortes consommatrices. Les étudiants avaient besoin d'exemplaires (*exemplaria*), l'équivalent des manuels ou des recueils de textes d'aujourd'hui. Les libraires vendaient ou louaient ces livres manuscrits que les étudiants recopiaient. On écrivait serré, avec des abréviations pour économiser tout autant le papier que le temps d'écriture. Ces livres manuscrits étaient rares et chers.

Au début du XIV^e siècle, fut inventée la xylographie ou gravure sur bois de fil qui permettait de multiplier les exemplaires d'une même image. Sur une planche, taillée parallèlement au fil du bois, étaient gravées des figures qui pouvaient être accompagnées de textes insérés dans des phylactères (l'équivalent des bulles de nos bandes dessinées). Dès 1430, des livres sont tirés à la brosse, grâce à ce procédé. Mais cela est long et coûteux : chaque page doit faire l'objet d'une gravure sur bois particulière, une gravure fragile, rapidement émoussée et encrassée par l'encre du tirage. Il fallait découvrir un autre matériau que le bois et le moyen de composer des textes à l'aide de caractères mobiles, susceptibles d'être réemployés par la suite.

C – L'invention de l'imprimerie

Établi à Strasbourg de 1434 à 1444, puis à Mayence à partir de 1448, l'orfèvre Johann Gensfleisch dit Gutenberg (1399-1468) mit au point, entre 1438 et 1455, la double invention qui permit une fabrication quasi industrielle des livres. Indéfiniment multipliables grâce à des matrices ou moules gravés en creux, ses caractères mobiles étaient fondus dans un alliage de plomb (plus ou moins 75 %), d'étain (entre 4 et 8 %) et d'antimoine (14 à 18 %). Dans l'atelier d'imprimerie, tous les caractères étaient disposés sur une « casse », sorte de grande boîte plate, compartimentée en casiers ou « cassetins ». La casse était installée sur un meuble-pupitre, appelé « rang » par les typographes. Les caractères étaient rapidement levés, un à un, par l'ouvrier compositeur, qui les disposait en ligne sur son « composeur », sorte de petite règle creuse. Assemblées les unes après les autres sur un petit plateau ou « galée », les lignes finissaient par former les textes, réunis et mis en page sur le « marbre », une surface bien lisse pour que les caractères soient tous au même niveau. Juxtaposées lors de l'« imposition », les pages étaient ensuite enserrées dans

un châssis pour donner la forme imprimante. Les compositeurs les plus chevronnés ne pouvant lever plus de 1 000 à 1 200 signes typographiques à l'heure, il suffisait de les multiplier pour alimenter le plus rapidement possible les presses.

Inspirées des presses à raisins utilisées pour faire le vin tout au long de la vallée rhénane, la « presse à bras à deux coups » fut améliorée au début du XVII^e siècle. Elle demandait le travail simultané de deux ouvriers pressiers. Deux montants verticaux et parallèles, les « jumelles », supportaient la vis métallique, au bout de laquelle était fixée la « platine ». Avec ses deux « balles » de cuir, l'un des pressiers encastrait la forme imprimante déposée sur le marbre mobile de la presse, pendant que l'autre mettait sur le « tympan » la feuille de papier, préalablement humidifiée, puis rabattait la « frisquette » pour l'y maintenir et la protéger des taches d'encre toujours possibles dans les marges. Le tympan était à son tour rabattu sur la forme qui était à moitié roulée sous la vis de pression. Au premier coup de « barreau », la platine venait « frapper » la première partie de la feuille de papier. La platine relevée, la forme était roulée à fond sous la platine. Le second coup de barreau achevait l'impression de tout le côté de la feuille. Le marbre était alors ramené en arrière, les tympan et frisquette dépliés, la feuille imprimée sur l'un de ses côtés enlevée et remplacée par une autre feuille, la forme de nouveau encrée, etc. Ces neuf opérations successives, très rapidement effectuées, permettaient un rendement horaire d'environ 300 côtés de feuille (le recto ou le verso), soit l'équivalent de 150 feuilles imprimées recto verso.

Il était facile de construire ces presses : n'importe quel menuisier ou charpentier pouvait le faire. Il n'y eut pas de fabrication industrielle des presses avant la fin du XVIII^e siècle. Au début, les imprimeurs fondaient eux-mêmes leurs caractères à l'aide des matrices qu'ils conservaient précieusement. Assez vite cependant, à partir du XVII^e siècle, se spécialisèrent des fondeurs de caractères qui vendaient leurs fontes aux imprimeurs. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ces derniers continuèrent de fabriquer eux-mêmes leur encre.

Après 1460, l'imprimerie se répandit dans toute l'Allemagne, puis au-delà, grâce à des imprimeurs ambulants qui formèrent un peu partout d'autres typographes. En 1465, on imprime près de Rome, en 1470 à Utrecht. Cette même année 1470, trois ouvriers allemands impriment à Paris pour la Sorbonne. En 1472, on imprime à Lyon, en 1480 à Anvers, en 1486 à Westminster. À la fin du XV^e siècle, toute l'Europe est gagnée.

II – Les premiers occasionnels

Dès les origines de l'imprimerie, les ateliers produisirent deux sortes d'ouvrages. Les grands livres ambitieux, telle la Bible de 1 200 pages à 42 lignes, imprimée par Gutenberg avant 1457, coûtaient très cher et demandaient l'immobilisation de capitaux très importants. Il fallait acheter d'un coup tout le papier nécessaire, afin que les exemplaires du même livre fussent imprimés sur la même qualité. Le livre était ensuite vendu progressivement, d'où des frais de stockage et de diffusion. On comprend que les imprimeurs aient tout de suite cherché à rentrer rapidement dans leurs fonds en publiant de petits ouvrages rapidement imprimés et vendus, d'existence plus éphémère, comme des grammaires élémentaires, des almanachs ou calendriers astronomiques, des lettres d'indulgence, etc.

A – Les bulletins d'information

À la fin du XV^e siècle, lors des guerres d'Italie, sont publiés les premiers bulletins d'information occasionnels, récits d'actualité imprimés à l'occasion de quelque grand événement. Le roi de France y découvre un puissant moyen de propagande, cependant que les imprimeurs s'aperçoivent que ces petites pièces, rapidement imprimées et vite diffusées par des colporteurs, sont d'un profit facile et rapide. Entre 1488 et 1529, leur historien J.-P. Seguin en a dénombré près de 200 encore conservés dans les bibliothèques publiques. Entre septembre 1494 et juillet 1495, on connaît 43 pièces de ce genre, de 4 à 12 pages. Et du 9 mai à la fin de juillet 1495, au moins 11, tant est pressante l'actualité de cette première guerre d'Italie !

B – Les canards

Récits illustrés de gravures sur bois grossières, souvent stéréotypés, consacrés à des événements merveilleux, monstrueux, accidentels ou criminels, les « canards » sont tout autant destinés à informer, qu'à proposer au peuple des exemples de conduite à tenir ou à éviter. Apparus vers 1529, les canards deviennent de plus en plus nombreux. On en compte 18 entre 1529 et 1550, 39 de 1551 à 1575, 110 de 1576 à 1600, 323 entre 1601 et 1631. Après le bourgeois parisien Pierre de l'Estoile (1540-1611) qui en faisait collection, mais les trouvait bien peu sérieux, la bourgeoisie abandonne ce genre d'information au peuple, au début du XVII^e siècle, pour se tourner vers une information périodisée et rationalisée.

C – Les libelles

Autres pièces « volantes », les libelles, textes violemment polémiques, furent diffusés lors des guerres entre les États, pendant les querelles religieuses du XVI^e siècle, ou enfin dans la France du XVII^e siècle, lors des intenses moments de bouillonnement politique, pendant les minorités des rois Louis XIII et Louis XIV. La multiplication de toutes ces petites pièces d'actualité fut aussi favorisée par une innovation tout aussi importante que l'imprimerie, le développement de la poste.

III – Le développement de la poste

La circulation aisée des courriers, la régularité de leurs courses sont une des conditions essentielles de l'information. Dès le Moyen Âge, les souverains, les monastères, les villes, les universités, les marchands avaient organisé des réseaux de messagers dont bon nombre avaient périclité pendant le tragique XIV^e siècle. La fin du siècle suivant voit la fondation de la poste moderne dans l'Empire allemand, mais aussi en France.

A – Les débuts de la poste

Après la chute de Constantinople en 1453, l'empereur Frédéric III établit la première poste impériale pour surveiller les mouvements des Turcs. Dès avant 1460, la famille de Tour et Taxis organise les premières routes postales entre Innsbruck, résidence impériale,

au nord, l'Italie au sud, l'Autriche et la Styrie à l'est. Avec l'empereur Maximilien, les Habsbourg héritent de la Flandre et des Pays-Bas, d'où de nouvelles routes postales entre Innsbruck et Malines, à travers l'Allemagne rhénane. En 1516, au début du règne de Charles Quint, les courriers des Tour et Taxis relient les Pays-Bas et l'Espagne à travers la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, et au-delà Venise, Rome et Naples. Pendant que s'étoffe ainsi le réseau de cette grande poste internationale, le roi Louis XI établit vers 1480 des « maîtres de la poste » chargés de transporter les correspondances royales. En 1509, les postes royales emploient 120 « chevaucheurs ».

Réservées aux seuls courriers des souverains, les postes finissent par transporter les dépêches des simples particuliers dès la seconde moitié du XVI^e siècle, parce qu'elles y trouvent une nouvelle source de revenus. D'abord en concurrence avec les messagers universitaires ou communaux, la poste royale finit par apparaître à partir de 1602, sous le règne d'Henri IV, comme un véritable courrier public, sous l'autorité et la surveillance de l'État monarchique. L'information peut ainsi circuler régulièrement, condition nécessaire à l'apparition de la presse périodique.

B – Les routes postales en France

En janvier 1630, le cardinal de Richelieu, premier ministre du roi Louis XIII, crée une « surintendance générale des postes ». Le surintendant est chargé de nommer des « maîtres de courrier » dans la plupart des chefs-lieux de généralité : Paris, Rouen, Calais, Metz, Dijon, Moulins, Bourges, Riom, Lyon, Aix, Montpellier, Tours, Nantes, Poitiers, Limoges, Bordeaux, Toulouse. Ces maîtres de courrier établiront des bureaux de postes là où ils le jugeront utile.

De 1632 à 1701, puis 1789, le réseau des routes postales s'étoffe de plus en plus dans le Nord, le Nord-Est et l'Ouest, en étoile à partir de Paris, vers les frontières ou vers la mer. La carte de 1632 présente neuf routes : trois dans le Nord et l'Est, vers Calais, Bruxelles, Bâle ; trois dans l'Ouest, vers Rouen et Le Havre, Caen, Nantes ; trois enfin dans le Sud, vers l'Espagne, par Tours, Bordeaux et Bayonne, vers Toulouse, par Orléans et Limoges, vers Lyon et l'Italie, par le Nivernais ou la Bourgogne. Sur la carte de 1701, le réseau a subi peu de modifications au sud, mais est plus étoffé au nord de la Loire, avec trois nouvelles routes dans le Nord-Est, vers Reims, vers Strasbourg, par Châlons, Verdun et Metz, et vers Troyes ; avec deux routes dans l'Ouest, vers Saint-Malo, à partir de Caen, et vers Rennes. La carte de 1789 montre un maillage de routes de plus en plus serré dans le Nord et le Nord-Est, mais aussi en Normandie et en Bretagne.

Sur toutes ces routes, les courriers sont de plus en plus fréquents. Dès 1650, les courriers réguliers sont quotidiens sur la route de Rouen, trihebdomadaires sur celle de Reims, bihebdomadaires vers la Normandie et la Bretagne, vers Metz, vers Lyon et Bordeaux, hebdomadaires vers Toulouse et Marseille, vers l'Espagne, l'Italie, les Flandres, l'Angleterre.

C – La vitesse des courriers

Galopant de jour et de nuit, jouissant de quelques heures de repos seulement, changeant de cheval à chaque relais, les courriers sont déjà assez rapides à cette époque. Ils vont naturellement moins vite en hiver qu'à la belle saison.

Tableau 1 – Nombre de jours nécessaires pour parvenir en province

Ville	<i>Gazette</i> réimprimée 1690-1750	Voitures publiques 1765	Voitures publiques 1780
Rouen	1	1	1
Lille	1	2 (dil.)	2
Metz	2/3	7,5	3
Lyon	3/4	5 (dil.)	5
Aix	8	11,5	7,5
Toulouse	7	15,5	7,5
Bordeaux	5	14	5,5
Nantes	3	8	5
Rennes	4	8	3

Dans les années 1670, il faut une grande journée pour faire Paris-Rouen, deux jours et demi (56 heures) pour Paris-Metz, quatre à cinq jours pour aller à Toulouse. En 1701, les courriers parviennent à Brest après trois jours et demi de chevauchée (84 à 86 heures). Au milieu du XVIII^e siècle, il faut deux jours et demi (55 heures) pour rejoindre Lyon, et un peu plus de 60 heures pour parvenir à Strasbourg. La réimpression de la *Gazette* le plus tôt possible dans les villes de province où son édition parisienne était acheminée par les courriers, prouve qu'entre 1690 et 1750 les nouvelles circulaient bien plus vite que les voyageurs, qui durent attendre la généralisation des diligences dans les années 1775-1780 pour aller aussi rapidement. Répandue par des courriers allant à bride abattue, la nouvelle de la fuite du roi Louis XVI en 1791, va très vite elle aussi : trois jours pour Lyon, Strasbourg et Rennes, quatre pour Bordeaux et Grenoble, cinq pour Marseille et Brest.

Dès cette époque, la poste a le monopole du transport des lettres, comme des gazettes, de ville à ville, sauf les anciens privilèges des messagers. En revanche, l'acheminement et la distribution des lettres ou des gazettes à l'intérieur des villes où elles ont été émises ou publiées restent libres. En 1653, une première « petite poste » échoue à Paris. L'expérience est reprise en 1760 et réussit, avec l'installation de neuf boîtes aux lettres et le travail de 117 facteurs. Il faut cependant noter que les gazettes et journaux parisiens ne sont pas astreints à utiliser les services de cette petite poste.

IV – Aux origines de la presse périodique

Le besoin des nouvelles est d'autant plus vif que la Renaissance et la Réforme ont accru la curiosité et élargi le champ de l'information au politique, au religieux et au culturel, à l'économique.

A – Les nouvelles à la main

L'aristocratie princière ou ecclésiastique, les grands marchands-banquiers reçoivent des nouvelles à la main, « *avisi* », « *Zeitungen* » ou « *relaciones* », qui sont rédigés et copiés dans des officines spécialisées. La Bibliothèque nationale de Vienne, en Autriche, conserve dans son fonds des « *Fuggerzeitungen* » environ 36 000 pages de ces correspondances manuscrites envoyées des grandes villes de l'Europe, entre 1568 et 1605, au comte Philippe-Édouard Fugger, héritier des grands banquiers d'Augsbourg.

B – Les premiers périodiques imprimés

À côté des almanachs, suites des premiers calendriers imprimés à Mayence dès 1448, les premiers vrais périodiques furent les chronologies parues à Francfort-sur-le-Main, à l'occasion des grandes foires qui se tenaient deux fois par an, où se rendaient les imprimeurs-libraires. Imprimées en allemand, les premières *Messrelationen* (de *Messe*, la foire), parurent en 1588 et furent continuées pendant tout le XVII^e siècle, enregistrant surtout les grands événements politiques et militaires. Autre recueil de ce genre, la *Chronologie septénaire* (1598-1604), parue à Paris en 1605, rédigée par Pierre Victor Cayer, chevalier de la Palme, appelé aussi Palma Cayer (1525-1610), un protestant fidèle d'Henri IV, converti au catholicisme comme son maître, docteur à la faculté de théologie et professeur royal de langues orientales. Ce premier ouvrage eut tant de succès que son auteur publia en 1608 la *Chronologie novenaire* (1589-1597). L'éditeur de ces deux recueils, l'imprimeur-libraire parisien Jean Richer (1567-1627) leur donna une suite en publiant à partir de 1611, le *Mercure François*. Dans le premier volume de ce *Mercure*, sont racontés les événements survenus en France et à l'étranger depuis 1605. Entre 1611 et 1648, 25 volumes se succèdent irrégulièrement, tous les ans ou tous les deux ou trois ans. Reproduisant intégralement ou en abrégé les pièces officielles ou officieuses émises par le roi et son entourage, des bulletins d'information français ou étrangers et des canards parus la ou les années précédant sa publication, le *Mercure François* était l'un des moyens de la propagande royale. Publié par Estienne Richer, le frère de son fondateur, entre 1628 et 1637, puis par Olivier de Varennes (1639-1647), enfin par Jean Hénault (1648), le *Mercure François* aurait été mis en forme sous l'influence du Père Joseph, l'ami et le confident du cardinal de Richelieu entre 1624 et 1638. Par la suite, entre 1639 et 1648, il fut rédigé par Théophraste Renaudot qui en fit une annexe de la *Gazette*, pour les années 1635 à 1644.

C – La première gazette imprimée

Les courriers des postes impériales reliant régulièrement chaque semaine les grandes villes, il vint tout naturellement à l'idée de quelques imprimeurs qu'ils pourraient diffuser des feuilles de périodicité plus courte. Déjà, en 1597, Samuel Dilbaum avait publié à Augsbourg une chronologie mensuelle. Au tout début de ces feuilles, deux modèles coexisterent : les bulletins d'information publiés en série, les gazettes proprement dites.

Au premier modèle appartiennent les *Nieuwe Tijdinghen* (Nouvelles récentes), publiées en 1605 à Anvers, deux fois par mois, puis plus irrégulièrement, par l'imprimeur Abraham Verhoeven. Chaque livraison proposait le long récit de tel ou tel événement. À partir

de 1620-1621, les *Nieuwe Tijdinghen* sont relancées et paraissent près de trois fois par semaine, les livraisons étant numérotées (179 numéros en 1622, 141 en 1623).

Tirant son nom de la *gazetta*, une petite pièce de monnaie vénitienne qui permettait d'acheter ou de lire les nouvelles à la main fort répandues à la fin du XVI^e siècle dans la capitale des doges, la gazette (*Zeitung*, *coranto*, *courant*, etc.) est la publication hebdomadaire d'une suite de nouvelles, apportées par le courrier ordinaire. Ces nouvelles « ordinaires », venues de la plupart des grandes villes d'Europe, sont généralement datées, leur texte est relativement court, et elles sont insérées selon une cohérence géographique ou bien par ordre d'ancienneté, en commençant par les moins récentes. La première gazette hebdomadaire parut à Strasbourg, ville de langue allemande, en 1605. Pour couvrir ses frais postaux, l'imprimeur Johann Carolus vendait quelques copies manuscrites des « *Ordinarii Avisen* », les nouvelles ordinaires manuscrites qu'il recevait chaque semaine par le courrier ordinaire. Pour gagner du temps et accroître le cercle de ses lecteurs, il imagina de les imprimer. Il l'avait déjà fait onze fois, quand en décembre 1605, il sollicita des autorités de la ville un privilège de dix ans, parce qu'il craignait les contrefaçons. On lui refusa ce monopole, mais il continua d'imprimer très régulièrement sa gazette, dont on a gardé une collection complète pour l'année 1609, la *Relation aller fürnemmen und gedenckwürtigen Historien...* (« Relation de toutes les histoires distinguées et mémorables qui arriveront et se passeront de temps à autres en cette année 1609 en Haute et Basse-Allemagne, et en France, Italie, Écosse et Angleterre, Espagne, Hongrie, Pologne, Transylvanie, Valachie, Moldavie, Turquie. ») Cette gazette allemande de Strasbourg dura très longtemps, bien au-delà de l'annexion française de 1681.

D – La multiplication des gazettes

On était ainsi tout naturellement passé des « *avisi* » manuscrits qui couraient la poste depuis le milieu du XVI^e siècle, à la gazette imprimée, parce que leurs lecteurs s'étaient multipliés au-delà des aristocraties princière et marchande.

En 1609, paraît une autre gazette à Wolfenbüttel. Ces feuilles se multiplient par la suite, depuis Bâle (1610), en passant par Francfort (1615), jusqu'à Berlin (1617). La guerre de Trente Ans, qui dévaste l'Allemagne entre 1618 et 1648, suscite un grand besoin des nouvelles, attendues avec beaucoup d'anxiété. Aussi voit-on les gazettes s'établir en Allemagne du Nord – Hambourg, Dantzig (1618), Rostock (1625) –, en Westphalie – Cologne (1620) –, mais aussi dans le Sud, autour du Danube – Stuttgart (1619), Zurich et Vienne (1623), Munich (1627).

En dehors de l'Allemagne, la guerre de Trente Ans provoque à Amsterdam la création de deux « *corantos* » ou « *courants* » hebdomadaires : en 1618, le *Courante uyt Italien, Duytslandt*, etc. de Caspar Van Hilten, qui publie lui-même dès 1620 une traduction de sa gazette, le *Courant d'Italie et d'Almaigne*, etc. ; en 1619, les *Tijdinghen uyt vercheyden quartierren* (Nouvelles de divers quartiers), de Broer Jansz. Enfin, à Londres, sont publiées en 1622, par Thomas Archer, les *Weekeley Newes from Italy, Germany, Hungaria, Bohemia, the Palatinate, France, and the Low countries*. Lorsque Théophraste Renaudot fonde la *Gazette* à Paris, en 1631, il dispose donc de nombreux modèles.